

LES VIEUX...

Dès mon arrivée à l'hôpital militaire, l'attitude étrange de l'infirmier préposé à ma garde me frappa. Des heures entières, il demeurait songeur, les yeux inquiets, comme fixés dans le vide une vision effarante. Quand j'avais besoin de ses services, j'étais obligé de lui répéter deux et trois fois mes desirs. An son de ma voix, il tressaillait, me regardait sans paraître comprendre, puis, sans un mot, d'un pas de somnambule, il allait chercher ce que je demandais.

Intrigué, j'interrogeai ses camarades. "Ah! me répondirent-ils, il est ainsi depuis son avènement!"

Quelle aventure!... Je résolus d'en obtenir le récit de celui même qui en avait été le héros. Et je me mis à le combler de cigares, de chocolat et autres denrées auxquelles un cœur d'infirmier ne résiste pas.

Mes prévenances eurent un plein succès. Un jour, à brûle-pourpoint, il me dit: "Aidez-vous voulez savoir? Oh! ne vous en défendez pas!... J'ai de suite compris la raison de votre amabilité. Si vous voulez m'expliquer ce point gênant, ce n'est pas seulement..."

"Et bien! je vous écoute!"

L'infirmier se recueillit un instant, puis il commença:

"On a dû vous prévenir que j'étais un peu 'timbré'... Si... Si... Je connais les bruits qui circulent sur mon compte. Peut-être, ne vous a-t-on pas absolument trompé!... Quand je pense au joyeux garçon que j'étais il y a un an et que je le compare au triste compagnon que je suis aujourd'hui, je dois reconnaître que quelque chose s'est détraqué là."

Il s'interrompit. Un instant, il leva le regard dans le passé. Une amertume crispait sa bouche. D'une voix sourde il ajouta: "Au reste, il y a déjà eu des fous dans ma famille!"

"Ah!"

"Oh! Mon grand-père maternel et un cousin."

De nouveau, il se tut. Et nettement, je compris que ce malheureux avait l'affreuse certitude de la folie prochaine. Je me rappelai l'avoir vu lire et relire, et étudier un ouvrage traitant de l'hérédité. L'idée de la catastrophe inévitable devait s'être ancrée en lui.

Sans conviction, j'insinuai: "Il ne faut pas vous frapper ainsi. Ce n'est point parce que votre grand-père..."

Il ne me laissa pas achever: "Je sais ce qui m'attend. Et y a des symptômes qui ne trompent pas. Ces alternatives d'abominable tristesse et de gaieté sans raison sont des signes... 'C'est écrit!' comme disent les Arabes... Mais l'aventure qui m'est arrivée, il y a six mois, aura été pour beaucoup dans ce résultat... L'année dernière, le lit où vous êtes en ce moment était occupé par un brigadier de zouaves qu'on rade avait frappé en pleine figure. Lorsqu'on vint l'amener, son visage n'était qu'une bouillie sanglante. Les dents brisées, le nez écrasé, un œil à demi sorti de l'orbite, il n'avait plus face humaine. 'Oh! la belle blessure!' s'écria le chirurgien X...". Le médecin en chef de l'hôpital, le médecin principal, l'aide-major affirmèrent joyeusement: "N'avez rien vu d'amusant parfait. Le cas les intéressant, le malheureux fut soigné avec un zèle inaccoutumé. Et, trois semaines après, la tête légitime de bandelettes, il commençait à se lever. Sa guérison semblait assurée."

"Je reviens de loin!" disait-il, je reviens de loin!" Et moi, je me demandais pas de répliquer: "Donc, doucement, il peut survenir des complications!" Et j'espérais bien qu'il en surviendrait. Tu n'en iras les pieds devant, mon vieux!"

"C'est pas très spirituel. Mais, n'est-ce pas? j'étais convaincu qu'il s'en tirerait et paraissait plaisir à le taquiner. Quelques très bon garçon, il était un malade insupportable. Il se faisait servir despotiquement. Pour d'exécuter ses ordres, je me voyais par de continuelles: 'Tu n'en iras les pieds devant!' Tu n'en iras les pieds devant!"

"A la fin, cela l'agaçait. Et fatigué, un peu inquiet même, il disait: 'C'est bien possible! Mais je te promets que tu ne n'oublieras pas de m'en parler!'"

"Qu'est-ce que tu feras? pauvre blessé en martelée!"

"Les morts reviennent. Je reviendrai te voir. Je reviendrai chaque soir, chaque nuit, jusqu'à ce que tu deviennes fou!" Je haussais les épaules et je jarguais une fois de plus mon: "Tu n'en iras les pieds devant!"

"Un matin il mourut. La veille il s'était plaint de douleurs lancinantes à la nuque, mais le major n'y avait attaché aucune importance. La nuit, le

déjà l'avait pris. Je vis alors combien mes innocents plaisants terribles l'avaient frappé.

Dans son délire il criait: "Les pieds devant!... Je reviens de loin!... Foul! foul! foul!"

Au lever du jour il avait paru sommeiller. Tout d'un coup il s'était dressé, avait prononcé quelques syllabes incompréhensibles. Puis il était retombé. Ses yeux demeuraient ouverts, vitreux, me fixaient.

Sa mort causa une stupéfaction. Le médecin-chef eut une colère terrible et perdit, à chercher la cause de cette fin inattendue, tout le latin qu'il avait pu apprendre. Il décida l'autopsie. Le corps fut transporté dans la petite pièce qui est à l'extrémité de celle-ci, et, le soir, je fus de garde, avec Madier et Bollin, pour descendre à l'amphithéâtre.

Vous avez déjà vu ces funèbres cortèges qui, la nuit, traversent, silencieux, les salles?

Un bruit léger de porte qu'on ouvre avec précaution, trois formes blanches—infirmiers vêtus de treillis et chaussés d'espadrilles—paraissent, chuchotant; puis le cortège se met en marche, à la file indienne. Une forme blanche balance un falot. Et, entre les deux autres, sur un brancard, s'allonge le corps recouvert d'un drap blanc.

Le groupe glisse, soufflant ses pas.

Des malades, que la douleur tient éveillés, se redressent brusquement et, les yeux anxieux, fixent cette chose qu'on porte.

On entend des questions faites à voix basse: "Qui est-ce?" "De quoi est-il mort?" Puis la vision de cauchemar disparaît, laissant derrière elle de l'angoisse.

"Mais le règlement ne défend-il pas?"

"On, l'on ne doit pas passer dans les salles occupées. Seulement, comme pour aller à l'amphithéâtre il faut gravir puis descendre toute une série d'escaliers, on s'inquiète peu de causer une impression fâcheuse..."

"Donc, ce soir là, Bollin, Madier et moi nous sommes commandés pour porter le malheureux haïssard à l'amphi."

Je dois vous avertir qu'une semaine auparavant j'avais joué à mes compagnons un tour picaresque, dont ils m'avaient juré qu'ils tiraient vengeance. Ils avaient fait la connaissance d'une petite femme de chambre très gentille et, tandis qu'ils se la disputaient, j'étais venu troisième larron, et larron heureux.

J'aurais dû me tenir sur mes gardes. Mais j'étais assailli de trop de pensées tristes pour m'inquiéter de certains coups d'œil qu'échangeaient Bollin et Madier. Je me reprochais d'avoir tant taquiné ce malheureux. N'est-ce pas? Je parlais à la légère, certain que mes prédictions ne se réaliseraient pas, et voilà qu'après l'en avoir si souvent menacé—sans croire à mes menaces—je le descendais moi-même à l'amphithéâtre!

Nous arrivons. Je le hisse sur la table de marbre, et, pour le regarder une dernière fois, je lève le coin du drap qui recouvrait sa tête.

"Pauvre vieux, va!"

En cet instant, je suis plongé dans l'obscurité. Madier a soufflé la lanterne et, avant que je puisse me rendre compte de ce qui m'arrive, vian! je suis en fermé.

Madier me orie: "Hé! bonne nuit." Je me rue sur la porte. Dites donc! "Pas de blague! Vous n'allez pas me laisser ici!"

"Pourquoi pas? j'irai postérieurement Bollin... Ton macabre, ça te changera de la petite femme de chambre!"

Et les misérables s'en vont. Appeler était superflu. L'"amphi" donne sur le jardin. Per sonne ne m'aurait entendu.

J'attends... J'espère d'abord qu'il va revenir me délivrer dans un moment.

Une heure passe. Des idées lugubres me hantent. Je me souviens de ce que me disait ce lui qui, maintenant, est là, allongé sur la dalle. "Je reviendrai. Tu me verras, la nuit!"

Misant sonne. Une angoisse m'étreint.

Pourquoi? Dans les contes que je lisais, enfant, c'est à minuit que les revenants apparaissent. Une peur puérile me prend. Dans le silence, j'entends les battements de mon cœur. Je n'ose bouger. Cependant ma raison lutte avec mes nerfs. Je hausse les épaules. Pour me rassurer je parle tout haut. "C'est ridicule!... Est-ce que je vais m'étrangler comme un gamin?"

"Dans le grand silence, mes paroles retentissent, sonores. Je ne reconnais pas ma voix. Il me semble qu'elle n'a pas son timbre coutumier. Je me tais m'accrope et à terre. Peu à peu, du calme se fait en moi. Je me résigne à ma mésaventure."

Fouillant dans ma poche, j'y trouve un bout de bûche. Quelle chance!... Justement, j'ai des journaux illustrés... Je vais lire jusqu'à l'aube... Diable! Il ne faut pas qu'elle rate. Elle est de contrebande, elle ne rate pas. Avec précaution de la froter. Elle crépite et flambe...

Alors, à la lueur bleuâtre qu'elle projetait, je vois, je vois les yeux du mort, ces yeux, dont j'ai moi-même baisé les paupières, je vois ces yeux, grands ouverts, me regarder...

Au jour, Madier et Bollin, venus pour me rendre à la liberté, me trouvèrent étendu sans connaissance. Le médecin principal apprit cette farce stupide et octroya huit jours de prison à ses auteurs. Moi, je gardai le lit trois semaines, en proie à une fièvre violente... On m'expliqua que j'avais été victime d'une hallucination.

Evidemment!

"Ah! vous aussi, vous croyez..."

"Et bien, moi, je suis sûr de n'avoir pas été le jouet d'une illusion... Ces yeux, je les ai vus ouverts, je les ai vus, je les vois encore..."

Le lendemain, le major est l'idée, pour me prouver l'irréalité de ma vision, le major est l'idée de me mettre en présence du mort.

"Et bien!"

"Ses yeux étaient fermés."

"Ah! Ah!"

"Oui, ils étaient fermés. Mais le mort avait sur les lèvres je ne sais quel sourire étrange, sourire de raillerie et de méchanceté, de vengeance satisfaite..."

LE SERGENT FAVIER

"Favier!... une manille!"

"Pas de voir, répondit le sergent que le fourrier venait d'interpeller."

"A ton aise!" répliqua le fourrier.

Il tourna les talons et alla rejoindre dans la "cauba" qui leur servait de mess les autres sous-officiers du petit poste.

Le sergent Favier haussa les épaules, écorça du doigt en les bords de sa paupière une larme silencieuse qui s'obstinait à s'y reformer et alla s'accorder, dans l'ombre, contre un bastion.

A part de va, sans la clarté de la lune, s'étendait les solitudes tonkinoises: rizières inondées et terres incultes domoies, aux limites extrêmes de l'horizon, par où chevauchés de mamelons moineaux qui se profilait sur le ciel avec des airs de tral tral mystérieux.

Dans des éclaircies d'arbres, se déroulaient comme un immense serpent avec des sinuosités inquiétantes, une rivière luisait d'un éclat métallique. C'était l'Arroyo.

Un grand calme planait sur toute cette brousse d'où montait cette odeur particulière et puissante faite de parfums, de fleurs et de terre humide qui est l'haléine des nuits chaudes.

Favier l'avait bien souvent respicé depuis deux ans qu'il était au Tonkin et qu'il ourrait de poste en poste dans le Delta. Elle l'impressionnait toujours. Sobre et régulier, il trouvait une sorte d'ivresse à boire à longs traits cette haleine homicide sous laquelle se gonflait robustement sa poitrine.

Mais, ce soir, il aurait voulu qu'elle le traitât, comme tant d'autres que, du jour au lendemain, elle avait abattus, grelottants de fièvre, et qui avaient laissé leurs os dans la colonie.

Pourquoi l'avait elle épargné, lui, à qui la vie importait si peu à présent que la seule femme qu'il eût aimée était perdue pour lui!

C'était sa faute, aussi!... Pourquoi ne s'était-il pas déclaré avant de quitter la France? Mais elle était si jeune encore!... Seize ans!... Il comptait faire sa demande au retour, dans quelques mois. Elle aurait alors dix-huit ans et lui vingt quatre. C'était bien. Il avait rêvé d'établir, de prendre un commerce avec ses économies d'ouvrier sérieux et assés avec un peu de bien qui lui venait de son père.

Et voilà qu'Elle, ne sachant pas, s'était mariée! Quand il en avait reçu la nouvelle par cette lettre de France, qui avait mis trente-cinq jours à lui parvenir, l'irréparable était accompli.

Et ce grand sergent, si fort qu'il eût courbé sur son genou un canon de fusil, se laissait aller à pleurer comme un enfant devant cette douleur imprévue, cette irrémissible écorchement de ses rêves!

L'extinction des feux sonna. Jlairet et silencieuses, les notes du clairon montèrent dans l'air tiède, jetant dans ce pays perdu comme un écho lointain des casernes de France.

Les hommes dormaient ça et là, inconscients, à demi-nus dans l'herbe rase.

De la "cauba" des sons officiers, des cris joyeux s'élevaient. Favier les devinait attablés, jouant avec des cartes sales à la lueur des photographes, assagés de moustiques. Ils buvaient l'aliquot d'un verre prohibé que le Chinois d'en bas leur apportait distillé dans les plus de son "kô" de bois bleus.

Rien n'avait bougé dans le poste et Favier entendait toujours la dernière note du clairon, longue et triste comme un cri de désespérance infinie.

Ah! oui! La France!... A quoi bon y revenir maintenant! Il revoyait le départ de son détachement, le train partant de Cherbourg et qui portait les bas quinze cents hommes.

Elle... Elle était venue à la gare. Il l'avait embrassée, toute rose d'émotion. Et puis... la musique avait entamé la "Marseillaise" et le train était parti, tandis qu'aux portières des clairons sonnaient la charge.

Pourquoi ne lui avait-il pas dit alors qu'il l'aimait... qu'il l'aimait follement... qu'il viendrait et qu'il l'épouserait! Pourquoi?... Non, jamais il ne surmonterait son chagrin!

Dans la brousse, depuis un moment, quelques chose remuait. Le sergent n'y fit d'abord aucune attention, tout pénétré qu'il était de sa douleur. Maintenant toutes les lumières du poste étaient éteintes et seul, le cri des sentinelles venait, de quart d'heure en quart d'heure, troubler le lourd silence de la nuit.

Mais, tout à coup, dans les portées lumineuses de la lune, des ombres passèrent, distinctes, et qui se suivaient en file indienne. Favier toucha l'épaulé d'un "dô" qui dormait près de lui.

En un instant l'Annamite fut debout, cligna ses petits yeux fendus en amande et, tout bas, comme s'il eût craint que le sergent ne l'entendît, murmura: "Pirates!"

En effet, presque aussitôt, les chiens d'un village se mirent à hurler, provoquant les répons de leurs congénères des villages voisins, et un peu partout dans la brousse, les tams-tams de guerre commencèrent leur vacarme.

Lourdement, en se frottant les yeux, les hommes se levaient, bondaient leurs ceinturons et machinalement prenaient leurs fusils.

Le capitaine, en "kô" et "kô-kouan" de nuit était sorti de sa "cauba".

Un bref appel à la lueur des photographes et quinze hommes valides, sous la conduite du sergent-major et de Favier sortirent du poste.

"Vous savez où ils sont, Favier? questionna le sergent-major."

"Je les ai vus tout à l'heure se défilant du côté de la rivière."

"Allons à la rivière."

C'était chose plus facile à dire qu'à faire. La lune avait disparu et l'obscurité complète rendait la marche difficile. Le petit détachement allait au hasard pataugeant dans les rizières avec de l'eau au-dessus de la cheville. A tout instant un homme dégringolait, ayant mis le pied dans un trou. Le sergent-major grondaient et Favier marchait, sans mot dire, haleté par une idée fixe qui de plus en plus s'emparait de son esprit.

Soudain un feu de salve éclata sur la droite, cassant les branches et barrant les feuilles d'arbre au-dessus de la petite troupe.

On s'arrêta. Au jugé, le sergent-major commanda un feu. Les hommes tiraient dans le noir, contre un ennemi invisible qui n'aurait pas répondu plus.

"Allons! c'est bon, finit le sergent-major. En voilà assez pour ce soir. Demi-tour et retournons."

Mais brusquement Favier lui saisit le bras. La lune venait de reparaitre et on distinguait nettement maintenant sur la rive de l'arroyo une centaine de pirates qui embarquaient précipitamment dans leurs sampans.

"Ah! ah!... s'écria le sergent-major. Cette fois-ci, on va s'amuser."

Et suivi du petit détachement au pas gymnastique, il courut par le plus court pour arriver à l'arroyo. Mais quand ils y parvinrent, la bande des pirates avait disparu. Seul, encore amarré le long de la rive, un sampan était resté, d'ailleurs vide et hors d'usage.

Tout de même, fit Favier, ils ne peuvent pas être loin!... Il avait sauté dans le sampan avec deux hommes et déjà détachait l'amarré.

"Ne t'éloigne pas surtout, recommande le chef, et reste sous la protection de notre feu. Avec de pareils iroquois, il ne faut se fier à rien."

"Soit tranquille!" fit Favier.

La barque, poussée dans la rivière, se mit à descendre le fil de l'eau. Le sergent se tenait à l'avant, un genou en terre, prêt à tirer. On voyait se profiler sa silhouette qui tranchait en noir sur la blancheur de l'eau. Il présentait ainsi un objectif de tir tellement précis que le sergent-major s'alarma, trouvant la chose par trop imprudent.

"Favier! cria-t-il... Favier!..."

Le sergent, sans doute, ne l'entendit pas, car le sampan continua sa marche.

"Mais ce bon-grê-là, va se faire massacrer!" s'écria le chef. Favier! je t'ordonne de faire demi-tour!"

Peine perdue. Le sampan avançait toujours et à un tournant il disparut.

Alors, tout à coup, des coups

de feu retentirent qui parlaient de l'autre côté de la rive.

Cela dura quelques secondes et tout se tut.

La petite troupe explora le rivage jusqu'au jour et le matin seulement, au soleil levant, le sampan fut retrouvé, échoué dans des roseaux. Des trois hommes qui le montaient un seul respirait encore, la cuisse percée de deux balles. Quant au sergent Favier, il était mort et l'on trouva dans sa main crispée le lambeau d'une lettre qui lui annonçait le mariage de Mlle Engéline Girard avec un second maître de la flotte.

CHOSSES A DIRE UN Monsieur très timide.

"L'orchestre joue la ritournelle d'une romance... L'artiste entre et parle à la cantonade."

J'aurais bien voulu attendre encore un peu; peut-être alors, aurais-je eu plus de courage. Oh! mon Dieu, que de monde! Je ne savais pas que j'allais me trouver devant tant de monde. ("Il salut d'un air gauche; puis, comme s'il voulait partir.") Je ne peux plus dire un mot. Je vous demande bien pardon, messieurs et mesdemoiselles; mais c'est la première fois que je parle devant une assemblée aussi nombreuse, et, vous comprenez, je n'ai pas l'habitude, c'est plus fort que moi, je ne sais ce que j'éprouve: mes jambes se débloquent, mon cœur bat; je suis certain que j'ai, au moins, cent vingt-cinq pulsations à la minute. ("Il tâte son pouls.") Oh! bien plus que ça! Oh! la timidité, est-ce assez bête! Dire qu'il y a des gens qui se présentent devant deux cents personnes, qui parlent, qui causent, qui vont comme chez eux; moi, je ne peux pas. Aussi, avant de venir devant vous, j'ai eu un petit verre de casse pour me remonter; eh bien, c'est à peine si j'ose vous regarder: je vous demande bien pardon. ("Comme s'il s'adressait à quelqu'un.") Je vous en prie, monsieur, ne me regardez pas, vous me faites peur; je vous en prie, vous me feriez trouver mal. Vous avez des yeux qui brillent d'une façon — c'est comme les lanternes du tramway de Passy. Je vous en prie, vous voyez, je n'ai pas l'habitude: je vous demande comme un service de ne pas me regarder. ("Comme s'il s'adressait à une dame.") Et vous, madame, ayez pitié de moi, votre regard m'électrise, je ne sais plus où regarder; vous me vaccinez, non, me vaccinez avec vos yeux. Mon Dieu! c'est bête d'être aussi impressionnable. (Ça gêne, on ne sait comment se tenir, ça gêne dans les entournures et dans toutes les occasions.)

Tenez, pas plus tard que tout à l'heure, je me trouvais à une table, on prenait le café et je voulais me sucer; un monsieur, en face de moi, regardait le sucrier. Je voulais avancer la main; mais son regard me gêna; lui aussi, voulait se sucer, nous voulions nous sucer tous les deux; j'ai attendu, je n'ai pas pris de sucre; il n'en a pas pris davantage et je me suis décollé à boire mon café sans sucre, pour ne pas le boire froid et me mettre en froid avec mon voisin. Ça, ce n'est rien; mais, la semaine dernière, il m'est arrivé quelque chose de plus fâcheux: on voulait me marier avec une jeune fille, et quelle jeune fille! Sage, jolie, pas du tout coquette et sa dot était, coquette, ne jouant pas du piano, tout, enfin. Eh bien! ma maudite timidité à tout fait manquer. On m'avait dit:

—Ayez de l'aplomb.

J'étais dans le salon, on me présente, je vois deux dames, mes voisines; j'appelle la maîtresse mademoiselle et la jeune fille madame et, comme je sentais une sueur froide m'inonder le visage, je dis, pour dire quelque chose:

—Il fait bien chaud, aujourd'hui.

On m'a pris pour un crétin et le mariage a été manqué. ("Il regarde le monsieur.") Je vous en prie, monsieur, ne me regardez pas, vous n'êtes peut-être pas méchant; mais vous avez des yeux qui brillent comme les phares de la Bastille et vous me troublez étrangement. Il y a des gens qui ne sont pas timides du tout. Je connais des individus qui vont dans un théâtre, qui parlent aux contrôleurs, qui boulesquent les ouvreuses. Moi, je ne peux pas; si le contrôleur me regarde quand je lui présente mon billet, je me trouble. Ainsi, il y a trois semaines, j'avais acheté

une contremarque. Je la présente, on me regarde, on me dit qu'elle est fautive, je dis que je ne sais pas, je baubute; bref, on m'emmène au poste, où j'ai dû exhiber mes papiers et fournir les preuves que je n'étais pas un fabricant de faux billets; j'en suis resté trois jours au lit. Il y en a qui entrent au théâtre en présentant un de leurs amis que l'on ne connaît pas plus qu'eux et en disant: "Monsieur est avec moi," et les contrôleurs s'inclinent. Moi, quand je suis venu à entrer dans les coulisses, je ne peux pas me débarrasser de l'ouvreuse: elle me prend ma canne, mon chapeau, mon pardessus; si elle insistait; je crois que je lui donnerais mon gilet. Quand l'ouvreuse m'offre un petit banco, je n'ose pas le refuser et, si une seconde m'en offre un autre, je l'accepte de même.

Je m'en suis vu jusqu'à trois sur les genoux pendant toute une soirée; ça me gênait bien un peu; mais, que voulez-vous? Je n'osais pas les rendre. Et le marchand de sucrés d'orge, et le marchand de programmes, et le loueur de lognettes, ils me mettent tout dans les mains; on dirait qu'ils me connaissent. Je me suis vu forcé de manger dix-sept sucrés d'orge, ça m'a fait mal au cœur! Quand je prends une voiture, c'est bien une autre histoire. Pas plus tard qu'hier, je monte dans un fiacre, le cocher me demande mon adresse avec un air, oh! mais un air! Je lui dis tout bas, bien doucement:

—Au Petit-Montrouge.

—Plus souvent, me dit-il. A Montrouge! Et moi qui remise à la Villette. Allons, hop!

Je descends, je remonte dans un autre fiacre; le cocher avait l'air bon enfant. Alors, je lui dis doucement:

—Et vous, remettez-vous à la Villette!

—A la Villette! s'écria-t-il; je remise à Montrouge; je ne peux pas vous conduire, mon cheval est fatigué; je reviens de Vincennes. Allons, hop!

—Mais, lui dis-je, je vais justement dans votre quartier.

—Oui, oui, reprend mon homme. Allons, hop!

J'ai préféré m'en aller à pied plutôt que d'essayer encore les grossièretés de messieurs les cochers. ("Regardant le monsieur.") Oh! ce monsieur, dans le fond, qui a toujours les yeux sur moi, ça me fait un effet! Il a des yeux qui brillent comme les boeufs d'un pharmacien. Je devais vous chanter quelque chose: une romance. Ce matin, ça allait très bien, mais, maintenant, rien qu'à l'idée de filer un son, ma voix s'étrangle. Surtout pour cette romance-là; elle est très difficile, elle est en "si". Ça commence comme ça. ("Il chante d'une façon grotesque.")

J'aime le silence des bois. J'aime leur sombre et leur mystère.

("Il lance une note et s'étrangle.") Non, vous l'entendez, c'est impossible; et dire que ce matin, enfilé, dans ma chambre, j'enlevais ça! Il y a même ma concierge qui m'a dit:

—Jamais, j'en aurais pensé que monsieur avait une voix aussi corcée; monsieur a une voix qui rappelle celle de Paganini.

Et elle s'y connaît, ma concierge; sa fille est au Conservatoire, à la classe de danse. Non, voyez-vous: la timidité, c'est terrible. Tenez, dans les musées de Cire, je suis très impressionné. Pourtant, j'ai voulu y aller, je voulais m'habituer à regarder en face un individu et je commençais par les figurines. Je m'étais déjà arrêté devant les (têtes que les ouvreuses mettent dans leurs vitrines, je les fixais déjà sans rougir, ça allait bien; alors, je vais dans un musée, je m'arrête devant un grand bonhomme aux yeux terribles, à la barbe immense; je m'arrête, je le fixe, je ne tremble pas, j'étais content.

—Ce n'est pas tout, dis-je à part moi, il faut que je le touche, je le provoque, que j'aille plus loin que je n'irais, si je me trouvais en face d'un être vivant.

Alors, je lui donne un grand coup de poing; le bonhomme tombe et se casse; j'allais partir, quand le barnum vint me prendre par le bras et me demander le prix de son sujet. C'est alors que ma timidité a repris son empire, d'autant plus que tous les visiteurs faisaient cercle autour de moi; ça m'a coûté trois cent cinquante francs. Si, encore, j'avais été guéri; mais non! ("Regardant le monsieur.") Oh! ce monsieur qui me regarde toujours; on dirait qu'il le fait exprès. On devrait pas permettre de sortir avec des yeux pareils, quel yeux! C'est comme un bouillon gras. Ma timidité va si loin que je ne peux pas me regarder en face, pas d'homme; quand je me regarde dans une glace, je me fais baisser les yeux. On fait des remèdes pour tout: on a inventé de la pomme pour faire pousser les cheveux et de la très bonne pour mader. J'en ai acheté deux cents. Aussi, vous voyez ça chevelure est abondante, j'ai même trop de cheveux, ça me gêne. Ainsi, on fait de l'onguent pour vaincre la calvitie et on n'en fait pas pour

vaincre la timidité. C'est un tort, un grand tort. Je vous demande bien pardon, messieurs et mesdemoiselles; mais il vaut mieux que je ne reste pas plus longtemps; je vois que je serais toujours aussi ému. Il y a surtout de monsieur qui a des yeux qui brillent comme un feu d'artifice de balthène. Je vous prie de m'excuser, mais je vois qu'aujourd'hui, il me serait impossible de vous dire quelque chose.

Pensées et Impressions.

Le rêve et la vie, l'un est toujours l'ombre de l'autre.
GABRIELLE D'ANNUNZIO.

Hors la mort et les impôts, il n'y a rien de certain dans le monde.
FRANKLIN.

La justice de l'histoire, qui n'est pas toujours celle de la raison, épargne parfois le coupable et saute des générations; mais jamais les peuples n'y échappent.

Tout politique digne de ce nom est un moraliste. Ceux-là seuls aspirent légitimement à gouverner les hommes, qui ont étudié le cœur humain.
OCTAVE GUYARD.

Si la littérature est l'exposition de la société, il faudrait désespérer de la France.
SALVANDY.

Le monde contemporain est une usine à médicaments.
PAUL BOUQUET.

Les optimistes ont seuls le droit de persuader et de conduire les hommes.
EUG. MELLERON DE VOIRÉ.

La société, la Providence même peut-être, n'a permis qu'un seul bonheur aux femmes: l'amour dans le mariage.
Mme DE STALL.

CUISINE.

Crêpes Suzette

Les crêpes Suzette sont préparées en délayant 125 grammes de farine avec un œuf entier, 3 jaunes, 2 décaîtres de lait, une cuillerée à café de kirsch et une de maraquin; on assaisonne avec 5 grammes de sel et 5 grammes de sucre, puis on y ajoute 30 grammes de beurre fin et on les fait cuire dans une poêle beurrée avec du beurre clarifié. Pour les servir, on enduit les crêpes d'une couche de sauce préparée comme ci-après et on les replie en quatre. Pour la sauce, mettez dans une petite casserole le jus d'une orange, 2 morceaux de sucre sur lesquels vous avez frotté la peau de l'orange; ajoutez une cuillerée à café de jus de citron et 60 grammes de beurre divisé en petits morceaux. Lorsque le tout est fondu ensemble et forme un sirop un peu épais, incorporez-y un demi-décaître de cognac.

Moutarde à l'ivoire

Trouser en entrée une poularde dont on frotte l'entrecôte avec du jus de citron; l'entrecôte de bardes de lard, puis la placer dans une braise dans laquelle on verse un verre de vin blanc et assez de bouillon blanc pour qu'elle en soit recouverte; faire cuire doucement en tenant la braise couverte. D'autre part, préparer une sauce béchamel à laquelle on ajoute la cuisson réduite de la volaille. Finir cette sauce en y incorporant de la crème double. Assaisonner à part la sauce que l'on tient coagulée et assez consistante, découper la poularde; retirer la peau de dessus les morceaux; l'on nappe ensuite avec la sauce; les ranger un couronne sur un plat en plaçant par-dessus chacun d'eux une rondelle de truffe; verser le restant de la sauce au milieu.

Sauce Grilliche

Passer au tamis 6 jaunes d'œufs enis durs; les mettre dans un saladier avec une cuillerée à café de moutarde anglaise; ajouter sel fin et poivre de cayenne; puis travailler le tout ensemble pour le monter comme une mayonnaise en y ajoutant huile et vinaigre que l'on verse lentement, afin de maintenir l'homogénéité de cette sauce; laquelle on ajoute alors deux cuillerées à bouche de câpres, cerfeuil et estragon hachés.

MENU.

DÉJEUNER

Allumettes à la Bohémienne
Rôté gras glacé à la Royale
Fonds d'artichaut à la Lucullus
Crouste de marrons à l'Impériale

DINER

Consommé Théodora
Turbotin à la Cambridge
Côtelettes de volaille à la Duchesse
Epaves d'agneau à la d'Artois
Petits pois à l'Anglais
Timbale de poires à la Duloigne